

Miscellanées

Geneviève Letarte

Numéro 86, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

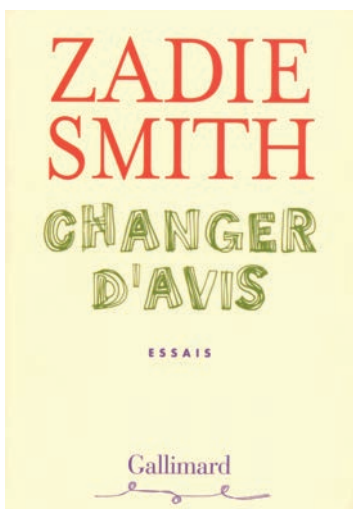
Citer cet article

Letarte, G. (2021). Miscellanées. *L'Inconvénient*, (86), 60–64.

Miscellanées

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

C'est l'été, il fait chaud, j'ai le cerveau ramolli et les livres se lisent au compte-gouttes. Mais tout de même ils se lisent, apportant avec eux leur brise d'étrangeté, leur appel à prendre le large. Car il faut bien le dire, je lis pour me dépayser, pour explorer des ailleurs – géographiques, psychologiques, poétiques –, et je me réfugie volontiers dans la peau de personnages de fiction pour me sentir plus ancrée dans mon être. Je suis une femme blanche francophone, mais cela ne m'empêche pas de m'identifier aux personnages noirs de Zadie Smith, à la famille vietnamienne d'Ocean Vuong, aux hommes typiquement nord-américains de Richard Russo, à la dérive un peu glauque du narrateur norvégien du dernier roman de Per Petterson. Quand je lis un roman, j'adhère totalement à la psyché de celui ou celle dont on raconte l'histoire, je m'attache à sa douleur, à ses questionnements, à ses indignations, et à ses contradictions, lesquelles font écho aux miennes, quand elles ne me les révèlent pas tout bonnement. Je me sens alors réconfortée à l'idée que « cela » – le fait d'être habitée par des contradictions – n'est pas une tare, un simple mauvais penchant ou un phénomène névrotique, qu'il en va ainsi de la nature humaine. Et pour dépeindre la nature humaine – la mienne, celle des autres – il n'y a rien de tel que de grands (et parfois même de moins grands) romans. Au fil de ma lecture, il arrive que les états d'être d'un personnage provoquent en moi un saisissement, une sorte d'illumination quant à mes propres manques, douleurs, failles, limites ou aspirations. Je repose alors le livre sur mes genoux et laisse mon regard dériver par-delà les prairies pour méditer la phrase révélatrice, plongeant du même coup dans un petit coin caché de mon être, qui soudainement s'illumine et s'offre à ma compréhension. Il me semble alors qu'un lien s'est bel et bien établi entre cet homme, cette femme imaginaire et moi, qu'un échange a lieu dont la qualité et la profondeur, elles, n'ont rien d'imaginaire. Me voilà transformée. J'étais seule, je ne le suis plus. J'étais perdue, je retrouve mon chemin de clarté. On me dira que ce genre de chose peut se produire au contact de personnes réelles, entre des êtres de chair et d'os ; alors pourquoi attribuer une si grande valeur à ce que la littérature peut nous enseigner ? Cela tient peut-être simplement à cette *présence* à la fois silencieuse et éloquente qui entre en dialogue avec la part intime de votre être et lui permet d'exister dans toute son ampleur, sans



tambour ni trompette. Une présence qui possède aussi, facteur non négligeable, la faculté de s'accorder admirablement à la *présence silencieuse et éloquente* du paysage qui s'étend devant vous. Le monde du dedans s'ouvre dans le monde du dehors, les mots inscrits sur la page rencontrent les oiseaux qui sautillent d'une branche à l'autre, la voix qui parle depuis le récit d'une femme ou d'un homme en quête se fond dans les bruits des machines agricoles qui résonnent au loin.

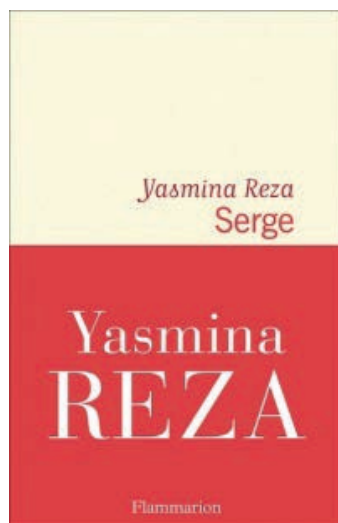
•

Dans un article intitulé « In defense of fiction », paru il y a deux ans dans la *New York Review of Books*, la romancière et essayiste anglo-jamaïcaine Zadie Smith souligne à quel point la littérature de fiction peut nous révéler à nous-mêmes par l'entremise du récit de l'autre qui invente et s'invente. Ayant commencé à lire de bonne heure, elle explique que les réalités multiples rencontrées dans les œuvres littéraires faisaient écho au sentiment qu'elle avait d'être elle-même multiple : « *I've always been aware of having a lot of contradictory voices knocking around my head.* » Elle décrit aussi la curiosité naturelle qu'elle avait pour les autres, s'intéressant à leur vie au point de vouloir s'y introduire : « *I rarely entered a friend's home without wondering what it would be like to never leave...* » Cet appétit pour la réalité d'autrui, ce désir de ne pas être que soi mais aussi un peu l'autre, s'est par la suite incarné dans ses lectures : « *And what I did in life, I did with books. I lived in them and felt them alive in me. I felt I was Jane Eyre and David Copperfield.* » Cette petite trajectoire personnelle rapportée par l'auteure illustre bien la façon dont nos appétits et curiosités peuvent être à la fois la source et la conséquence de notre rapport aux livres. Pour Smith, cela ne fait aucun doute : lire des œuvres de fiction peut nous aider à comprendre que nous sommes multiples, que la vie de chacun ne peut se résumer à un seul trait culturel, racial, psychologique, etc. L'auteure s'élève notamment contre l'idée, de plus en plus répandue, selon laquelle il faudrait écrire uniquement sur des êtres « comme nous » (en matière de race, de culture, de genre, d'identité sexuelle ou de parti pris politique), ne s'intéresser qu'à des situations ou des réalités qui nous concernent directement. Selon elle, et cela semble de plus en plus vérifiable, hélas, la nouvelle tendance serait de considérer que seule l'expérience « réellement vécue » est un gage d'authenticité intellectuelle ou artistique. Ainsi déclare-t-elle à propos des lecteurs d'aujourd'hui : « *Embarrassed by the novel – and its mortifying habit of putting words in the mouth of others – many [readers] have moved swiftly on to what they perceive to be safer ground, namely, the supposedly unquestionable authenticity of personal experience.* » Nous y voilà donc : effrayés par la fiction, cette sorcière capable de nous transformer en n'importe quel monstre, nous devons opter pour « un terrain plus sûr, à savoir l'authenticité prétendument incontestable de l'expérience personnelle ». Bref, si vous ne l'avez pas vécu *pour vrai*, vous ne pouvez pas le raconter. Ce qui signifie, en poussant un peu plus loin, qu'il serait impossible pour un individu de comprendre, de saisir, d'embrasser l'expérience d'autrui, impossible d'user de son imagination pour se mettre à sa place. Or cette idée, pour Zadie Smith, est non seulement absurde, mais extrêmement dommageable pour notre humanité commune, car elle signifie l'impossibilité d'éprouver, de développer de l'empathie. Une aptitude qui, selon elle, peut être favorisée ou stimulée par le fait de lire des œuvres de fiction. Elle cite à cet égard l'écrivain colombien Héctor Abad : « La compassion est, dans une large mesure, une qualité de l'imagination : elle consiste en la capacité de se mettre à la place de l'autre, de s'imaginer ce que nous sentirions si nous souffrions une situation analogue. Il m'a toujours semblé que les gens impitoyables manquent d'imagination littéraire – cette capacité que nous donnent les grands romans de nous glisser dans la peau des autres – ; ils sont incapables de voir que la vie fait des tours et détours et que la place de l'autre, à un moment donné, pourrait être la nôtre :

Héctor Abad

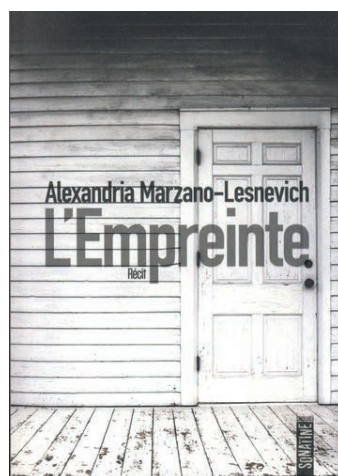
L'oubli que nous serons





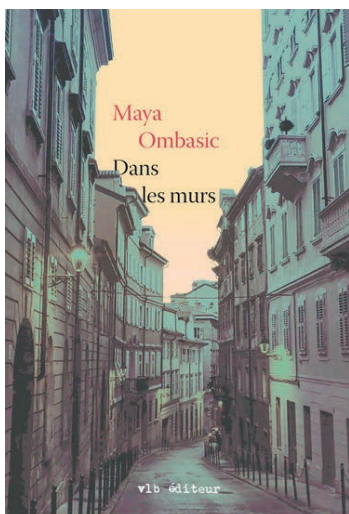
en douleur, pauvreté, oppression, injustice, torture » (*L'oubli que nous serons*, 2012). Ces lignes admirables me semblent tout dire de l'importance de lire de la fiction, d'enseigner les œuvres dans les écoles, de faire en sorte que très tôt les enfants soient en contact avec cette « qualité de l'imagination » qui ouvre les esprits et les cœurs, possède la faculté de vous révéler à vous-même tout en vous faisant découvrir d'autres manières d'être et de penser. Mais pour en revenir à Zadie, on connaît la suite de l'histoire : de lectrice passionnée et jeune fille curieuse des autres, elle est devenue elle-même romancière, se retrouvant à pratiquer l'art de la fiction qui, à ses yeux, est d'abord et avant tout l'art du doute : « *Fiction was suspicious of any theory of the self that appeared to be largely founded on what can be seen with the human eye, that is, those parts of our selves that are material, manifest, and clearly visible in a crowd. Fiction – at least the kind that was any good – was full of doubt, self-doubt above all. It had grave doubts about the nature of the self.* » On remarquera ici l'emploi du temps passé, qui nous rappelle cruellement que l'art de la fiction est peut-être déjà en voie de disparition. Ce que l'on ne saurait que déplorer, mais c'est un peu à nous d'en décider, comme l'affirme l'auteure à la fin de son texte.

•

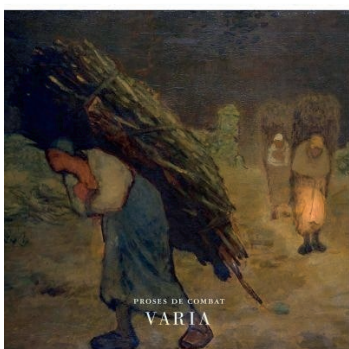


Il m'apparaît que, dans le monde littéraire d'aujourd'hui, ou dans le monde tout court, on compartimente et catégorise de plus en plus la façon dont les œuvres sont lues, analysées, présentées ou promues. Cette tendance à la compartimentation force les auteurs, les commentateurs, les critiques et les institutions à pratiquer une sorte de réductionnisme qui va à l'encontre de l'esprit même de la littérature, qui devrait être le lieu de tous les possibles, un espace d'ouverture sur le monde et sur la pluralité des idées, des points de vue, des expériences. Or on a plutôt l'impression que chaque personne invitée à se prononcer sur une œuvre littéraire, ou sur toute œuvre d'art, a été choisie d'abord en fonction de son lien direct d'« appartenance » avec le sujet de l'œuvre, ou avec le contexte dans lequel elle a été créée, et que des éléments pourtant essentiels comme la capacité d'analyse, la largesse de vue, la culture, la subtilité des idées, sont relégués au second plan. Il en résulte que les voix entendues sur la place publique (dans les médias) sont terriblement prévisibles : on sait déjà ce qu'elles vont dire, car elles ont été choisies précisément pour dire ce que l'on attend d'elles, et ce, en vertu du clan auquel elles appartiennent – féministes, Noirs, LGBTQ, Autochtones, personnes racisées, personnes en situation de handicap, etc. Dans la vie sociale et politique, on s'attend bien sûr à ce que des spécialistes soient convoqués pour traiter de sujets tels que l'environnement, la mondialisation, l'équité salariale, la circulation des migrants, les réserves autochtones, la COVID-19, etc. Mais quand il s'agit de littérature, on constate que ce ne sont plus tellement les critiques, ou même les écrivains, qui sont appelés à analyser les œuvres (à les « décrypter », selon la formule d'une animatrice de radio connue), mais plutôt des porte-parole de communautés dont le profil identitaire présente un lien direct avec le sujet du livre ou le contexte géopolitico-social dont il rend compte. Lors du dernier *Combat national des livres* à Radio-Canada, j'ai été frappée de voir que cette activité, qui au départ visait à faire connaître des œuvres pour leurs qualités littéraires en les soumettant à un débat entre lecteurs éclairés, est devenue une sorte de concours de promotion politicoculturelle de notre beau et grand Canada. Il est intéressant, bien sûr, de découvrir les réalités propres à chaque région du pays à travers des œuvres littéraires, et je ne cherche pas à dire que les œuvres sélectionnées pour le *Combat* 2021 étaient dépourvues de qualités littéraires. Mais le fait est qu'on les a présentées et défendues surtout comme des véhicules sociopolitiques en rapport avec des groupes ciblés, sans accorder beaucoup d'importance à leurs qualités formelles, à leur pertinence artistique, à leur place au sein d'un courant ou d'une école littéraire, bref, sans les considérer comme des champs d'explora-





Nicolas Lévesque
PHORA
Sur ma pratique de psy



tion du langage et de la pensée. Cette attitude me paraît néfaste : d'abord pour les auteurs, que l'on encourage à créer leurs œuvres dans le but précis de *livrer un message*, de *représenter une collectivité*, de *témoigner d'expériences réellement vécues* plutôt que de s'engager librement dans une aventure artistique ; et aussi pour les lecteurs, à qui l'on semble vouloir prescrire ce qu'ils devraient lire et pourquoi, et dont on souhaite infléchir d'avance l'appréciation et le jugement, jusqu'à leur enlever l'envie, mine de rien (on n'est plus à l'époque des curés, tout de même), d'aller butiner dans le vaste fonds littéraire de l'humanité. Car ils risqueraient ainsi de tomber sur des sujets épineux, des partis pris douteux, des réalités désuètes ou, pire que tout, des idées avec lesquelles ils ne seraient pas d'accord.

•

Lire est un acte à la fois solitaire et tribal. En tête-à-tête avec l'œuvre, j'y plonge à mon rythme et à ma guise, mais c'est en écho avec d'autres que je lis : les amis, les connaissances qui m'ont aiguillée vers tel ou tel titre, ou les auteurs eux-mêmes qui, au fil des livres lus, me font découvrir celles et ceux qui les inspirent. Se crée ainsi une sorte de communauté, au sens propre du terme, de gens qui, au-delà de leurs « goûts littéraires », partagent une certaine vision du monde, une sensibilité. Depuis Paris où elle vit, mon amie A. me parle du dernier livre de Martin Amis, *Inside Story*, où le célèbre Britannique nous raconte sa vie sous la forme d'un roman (il ne craint pas la complexité, lui) ; et de l'Australienne Charlotte Wood, dont j'ai hâte de lire le roman *Le weekend*, qui traite de l'amitié féminine ; et aussi des récits autobiographiques de la Britannique Deborah Levy, où celle-ci réfléchit sur son parcours d'écrivaine et de femme, depuis son enfance en Afrique du Sud, où elle découvre le racisme institutionnalisé, jusqu'au cabanon londonien où elle se réfugie pour écrire, devenue mère de deux enfants et récemment divorcée ; c'est aussi A. qui m'a fait découvrir l'auteure française Yasmina Reza, dont j'ai adoré le comique et touchant roman *Serge*, où les frères et sœur d'une famille française d'origine juive effectuent, à la mort de leur mère, un périple à Auschwitz dont ils reviendront transformés (mais attention, aucune bien-pensance dans ce livre). À Montréal, mon amie R. me parle de *L'empreinte* de l'Américaine Alex Marzano-Lesnevich, un extraordinaire roman en forme d'enquête autour d'un véritable fait divers, me dit-elle (et qui attend sur ma table) ; et de l'écrivain espagnol Manuel Vilas, qui, après avoir raconté les affres du deuil dans *Ordesa*, poursuit son exploration autobiographique avec *Alegría*, roman où il raconte le retour à la vie et à « la joie qui se conquiert » ; et aussi du brillant et réjouissant essai *En randonnée avec Simone de Beauvoir* du Québécois Yan Hamel, où l'auteur aborde la vie et l'œuvre de la célèbre écrivaine sous l'angle de son rapport à la marche, entremêlant des anecdotes drôles ou passionnantes à une analyse rigoureuse de l'œuvre de Beauvoir, qui semble l'avoir beaucoup inspiré. Sur l'avenue Bernard, à Outremont, je croise le couple d'écrivains que forment Y. et M., et après les dernières nouvelles sur nous-mêmes et nos proches nous voilà lancés sur la piste de nos lectures récentes : Y. s'enthousiasme pour le roman *Dans les murs* de l'auteure d'origine bosniaque Maya Ombasic, où celle-ci aborde avec fougue, pour ne pas dire exaltation, le rapport entre quête identitaire, quête sexuelle et quête spirituelle, tandis que M. me vante les mérites du roman *Un bonheur parfait* de James Salter, où le grand écrivain américain s'attache à décrire la décomposition d'un couple bourgeois. Chez Jean Coutu, je tombe sur mon amie S., poète et romancière que je n'avais pas vue depuis des lustres. Cachée derrière son couvre-visage, elle me parle avec feu du roman *Les vies de papier* de Rabih Alameddine, qui met en scène une femme singulière dont la survie passe par la traduction des œuvres qui l'ont marquée. Enfin, au cours d'une longue promenade dans les rues du Plateau, alors que les parcs sont bondés de familles et de groupes d'amis en quête de chaleur humaine après des mois de confinement,



mon ami C. me parle des essayistes qui le font tripper ces temps-ci : le Québécois Nicolas Lévesque, qui dans *Phora* se penche sur sa pratique de psychanalyste en abordant sous forme de fragments les différents thèmes qui reviennent le plus souvent dans les récits de ses patients (non identifiés, évidemment) et dans lesquels on se reconnaît, peu importe que l'on soit psychanalysé ou non ; le philosophe français Baptiste Morizot, qui, dans *Manières d'être vivant*, s'intéresse aux relations entre l'humain et ce qu'on appelle « le reste du vivant » ; et aussi Vinciane Despret, qui, dans la collection « Mondes sauvages » chez Actes sud, s'intéresse à la vie du point de vue des animaux, comme en témoignent les titres de ses ouvrages (*Habiter en oiseau*, *Autobiographie d'un poulpe*, *Le chez-soi des animaux*). Et voilà le cercle de lecture auquel j'appartiens, qui va sans cesse en s'élargissant et dont les membres, qu'ils se connaissent un peu, beaucoup ou pas du tout, ont tous un rôle à jouer dans la découverte commune d'une vaste *terra littera incognita*.

•



Pour terminer ce texte, je m'en voudrais de ne pas revenir sur le roman *Un bref instant de splendeur* (Gallimard, 2021) de l'Américain d'origine vietnamienne Ocean Vuong. Déjà connu comme poète (*Ciel de nuit blessé par balles*, *Mémoire d'encrier*, 2016), l'auteur fait son entrée dans le monde du roman avec ce livre poignant et d'une grande beauté, d'une écriture libre, où s'entremêlent le récit du parcours courageux de sa mère immigrante et analphabète et celui de ses propres apprentissages, dont la découverte de son homosexualité et sa venue à l'écriture. Le roman campe un extraordinaire personnage de mère qui règne tout au long des pages, dans toute sa misère et sa splendeur, évoquant parfois celle qui se dresse contre les éléments dans *Un barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras. Ici, c'est dans un salon de manucure aux États-Unis que trime la mère pour gagner sa vie, rentrant toujours plus épuisée dans l'appartement minable qu'elle partage avec sa propre mère, que les bombes de Saïgon ont rendue folle, et son jeune fils sur qui elle se défoule parfois physiquement. D'inspiration fortement autobiographique, le roman de Vuong en est un d'amour et de résilience, qui dépeint crûment la misère humaine tout en étant traversé par des moments poétiques qui cohabitent aisément avec une prose fragmentée touchant à l'essentiel : « Ce que je te raconte n'est pas tant une histoire qu'un naufrage – des fragments qui flottent, enfin déchiffrables. » ■

